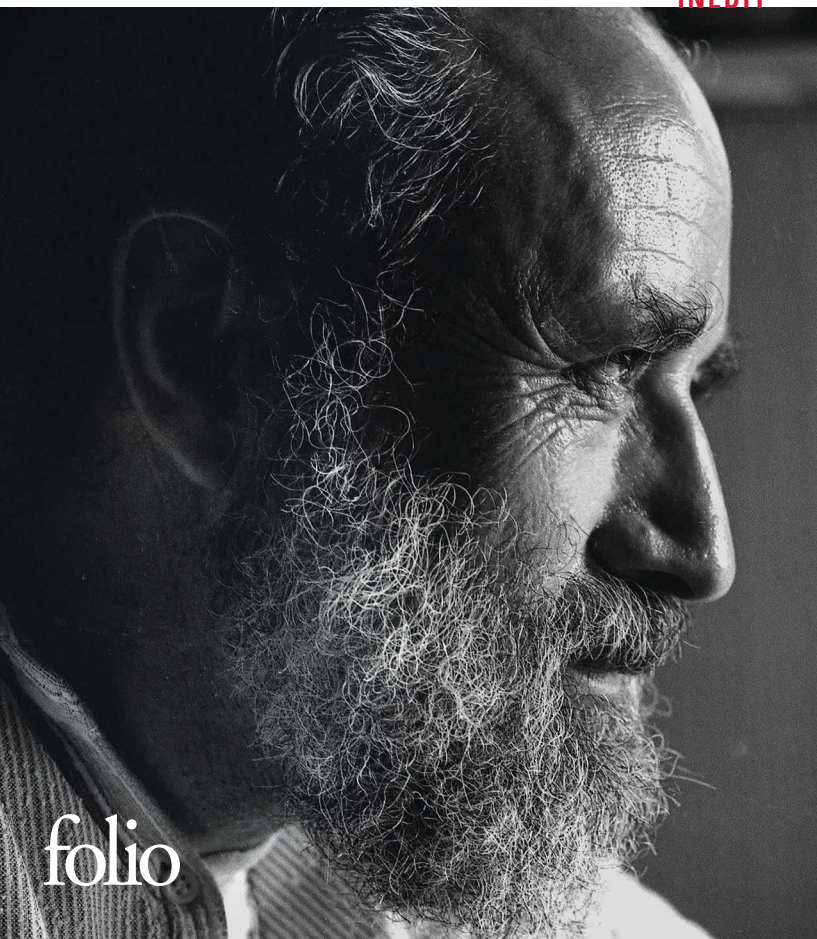


# Michel Butor

## Petite histoire de la littérature française

INÉDIT



folio



COLLECTION FOLIO



Michel Butor

Petite histoire  
de la littérature  
française

Entretiens avec Lucien Giraud

Gallimard

La *Petite histoire de la littérature française* a précédemment paru sous format audio, aux Éditions Carnets Nord en 2008 puis aux Éditions Frémeaux & Associés en 2019.

© Éditions Gallimard, 2023, pour la présente édition.

Couverture : André Villers, Photo de Michel Butor  
© Adagp, Paris, 2023 – Cliché : Adagp images.

Michel Butor naît en 1926 à Mons-en-Barœul. Fils d'un employé des chemins de fer du Nord, il poursuit des études de lettres et de philosophie à la Sorbonne, notamment sous la direction de Gaston Bachelard. Dès l'âge de vingt-quatre ans, il enseigne la littérature française en Égypte, puis en Angleterre et en Grèce. En 1956, alors qu'il enseigne la philosophie, le latin, l'histoire et la géographie à l'École internationale de Genève, il publie son deuxième roman aux Éditions de Minuit, *L'emploi du temps*, qui remporte le prix Fénéon. La parution l'année suivante de *La modification* lui vaut le prix Renaudot et fait de l'écrivain une figure emblématique du nouveau roman.

Tout au long de sa vie, Michel Butor explore des formes d'écriture singulières, publiant de nombreux recueils de poésie, essais et textes expérimentaux. Il collabore avec des photographes, musiciens, peintres et plasticiens, donnant le jour à plus de deux mille livres d'artistes et livres-objets. Il ne cessera jamais d'enseigner et reste pendant plus de quinze ans professeur à l'université de Genève. Il est docteur *honoris causa* de plusieurs universités étrangères.

Entre 2006 et 2010, les Éditions de la Différence publient ses œuvres complètes en douze volumes. En 2013, il reçoit le Grand Prix de littérature de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. Michel Butor meurt le 24 août 2016, à l'aube de ses quatre-vingt-dix ans.



**PARTIE 1**

**Moyen Âge et Renaissance**



## 1

### Faut-il découper l'histoire littéraire ?

**Lucien Giraud** : *Nous aimerions aujourd'hui que vous nous parliez un peu de l'histoire de la littérature française, en en dressant un bref panorama depuis le Moyen Âge jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Peut-être pourriez-vous commencer par donner une vision d'ensemble de la façon dont vous allez procéder ?*

**Michel Butor** : C'est extraordinairement difficile de faire un panorama aussi rapide, mais un certain nombre de questions se posent d'emblée. D'abord, nous parlons de littérature *française*. C'est bien normal, puisque c'est à l'intérieur d'une même langue qu'un grand nombre de gens parlent et lisent naturellement, tandis que les autres langues leur sont beaucoup plus difficiles à connaître et à utiliser. Un Français ou un Suisse romand a beaucoup de facilité à lire la langue française et, même s'il a quelques notions de langues étrangères, il a plus de difficulté à lire de l'allemand ou de l'anglais. Inversement, un Allemand ou un Suisse

allemand va lire plus facilement les auteurs de langue allemande. C'est donc tout à fait normal de se cantonner ainsi à la littérature d'une langue donnée. Néanmoins, il est à peu près impossible d'étudier une littérature toute seule : il faut nécessairement faire de la littérature comparée. Même un lecteur non spécialiste lit des livres français qui font partie d'un ensemble plus vaste, surtout s'il est capable de lire dans d'autres langues, mais aussi parce que dans les librairies et les bibliothèques qu'il fréquente se trouvent quantités de traductions. Prenons l'exemple des romans policiers : généralement, on ne lit pas seulement ceux qui ont été écrits en langue française, mais aussi ceux traduits de l'anglais, de l'américain, ou aujourd'hui d'autres langues encore. Et si l'on considère l'histoire de notre littérature, on s'aperçoit qu'elle est perpétuellement en contact avec celles d'autres langues, elle se manifeste à l'intérieur d'une littérature plus générale...

**L.G.** : *La littérature française des siècles précédents ?*

**M.B.** : Oui, mais également les littératures au milieu desquelles celle-ci s'est développée. Pour nos ancêtres, il n'y a pas si longtemps encore, le fait d'être cultivé impliquait nécessairement de connaître un certain nombre de langues étrangères, qui sont ce que l'on appelle aujourd'hui

des langues mortes ; il n'était pas question d'être un *honnête homme*, comme on l'a dit à certaines époques, sans avoir des rudiments de latin, c'est-à-dire être capable de lire et même d'écrire un peu dans cette langue. La littérature française est née dans ce contact permanent avec le latin, qui a d'abord été le latin de l'Église puis, à partir de la Renaissance, le latin classique des grands auteurs, comme Virgile ou Cicéron. En même temps, le grec s'est mis à jouer un rôle tout à fait nouveau. En effet, on oublie souvent que, durant tout le Moyen Âge, l'Empire byzantin a parlé grec, et qu'il y a eu des liens entre les Pères de l'Église grecs et latins. Mais au XVI<sup>e</sup> siècle, on assiste à un renouvellement : on passe du grec byzantin à celui des grands auteurs païens, ce qui était très important à cause du grec utilisé dans le Nouveau Testament. Dès lors, la connaissance du grec devient une part constitutive de la culture. Au XVI<sup>e</sup> siècle, c'est la connaissance de l'italien qui est très importante, supplantée au XX<sup>e</sup> siècle par celle de l'anglais.

**L.G.** : *En plus de la question de l'environnement où se situe la littérature française se pose également celle de sa classification par siècle.*

**M.B.** : Celle-ci est liée à notre système d'enseignement : chaque siècle correspond à une année d'étude, ce qui permet de répartir la littérature française entre des volumes faciles à manier !

Nous avons pris l'habitude, il n'y a pas si longtemps puisque cela date du XIX<sup>e</sup> siècle, de classer d'abord la littérature, puis toute la culture, par siècle. Cette répartition joue un rôle d'autant plus essentiel aujourd'hui que nous arrivons à la fin d'un millénaire.

**L.G.** : *On peut se demander pourquoi nous avons pris cette habitude.*

**M.B.** : Avant le XIX<sup>e</sup>, il était déjà question de « siècle », mais le terme avait une signification toute différente. Lorsque Voltaire parle du « siècle de Louis XIV », son intention est de hisser l'époque de Louis XIV au niveau de ces autres âges d'or que sont pour lui le XVI<sup>e</sup> siècle en Italie – qu'il appelle le siècle de Laurent de Médicis –, le siècle d'Auguste à Rome et le siècle de Périclès à Athènes. C'est avec la Révolution et l'Empire que les gens ont eu vraiment le sentiment d'une cassure entre deux siècles. À partir de ce moment, on parle de plus en plus de l'opposition entre le XVIII-XIX<sup>e</sup> et le siècle de Louis XIV, que l'on considère comme étant l'ensemble du XVII<sup>e</sup> siècle, et ainsi de suite. Naissent alors ces cases caractérisées par l'apparition, à l'intérieur de la numérotation des années, du double zéro, comme l'année 1700 ou 1800. Le double zéro est une sorte de signal qui signifie : maintenant, tout change ! On peut le comparer à la présence, dans certaines autres cultures, de

jours qui permettent uniquement d'ajuster le calendrier : ces jours-là, on ne peut rien faire, sinon attendre que les choses recommencent convenablement. C'est un peu le cas de notre époque ; tout ce que nous faisons cette année est provisoire, plein de bavures, mal fait, tout rate... On attend qu'il y ait un double, puis un triple zéro pour que les choses redémarrent correctement et repartent du bon pied.

## 2

### Les limites de la classification

**L.G.** : *Au fond, la littérature se moque pas mal de ce cloisonnement par siècle.*

**M.B.** : Oui, elle s'en moque complètement ! Et ce d'autant plus que la notion de siècle n'a rien de naturel : elle vient de notre système de numération décimale, qui donne tant d'importance à ce signe du double zéro. Dans notre façon d'envisager le temps, nous nous fions avant tout à des phénomènes astronomiques qui sont faciles à expliquer pour tout le monde, et qui passent d'une culture à l'autre. Il y a d'abord le passage du jour à la nuit, dont nous savons aujourd'hui qu'il vient de la rotation de la Terre, et puis l'année, le passage des saisons, que nous interprétons maintenant comme étant

la rotation de la Terre autour du Soleil ; autrefois, on inversait les causalités, mais cela revenait exactement au même. La journée, l'année sont des notions que l'on peut pratiquement dire universelles sur Terre, tandis que le siècle est une notion purement culturelle, et culturelle récente. Le tissu de l'histoire devrait se moquer de cela ; mais en réalité, à partir du moment où on commence à imposer cette grille sur l'histoire, elle a elle-même un rôle historique. Le fait que ce soit institutionnalisé, que telle année nous étudions tel siècle, que cela corresponde à un manuel, à un volume de l'encyclopédie, à un professeur... cela a un résultat très gênant, qui est que les écrivains qui ont vécu au milieu d'un siècle sont privilégiés par rapport à ceux qui sont à cheval sur deux. Ces derniers embarrassent les professeurs, les éditeurs et les ministres de l'Éducation nationale.

**L.G.** : *Il y aurait donc des auteurs qui seraient au premier plan si l'on ne prenait pas en considération cette répartition ?*

**M.B.** : L'importance de certains écrivains serait beaucoup plus reconnue si l'on prenait conscience de cette grille de lecture induite par notre classification par siècle. J'en ai récemment rencontré un exemple : l'un des auteurs qui a la plus grande longévité, le centenaire de la littérature française, c'est Fontenelle. Aujourd'hui,

on se souvient avant tout d'un livre merveilleux, les *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Fontenelle est tellement précurseur de la pensée du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'on a l'impression qu'il est un auteur de ce siècle... En réalité, les *Entretiens sur la pluralité des mondes* ont paru entre *Phèdre* et *Esther*<sup>1</sup>. On voit ainsi que Fontenelle est un auteur qui a commencé en plein XVII<sup>e</sup> siècle et qui a apporté, là, un son complètement nouveau. Beaucoup d'écrivains sont ainsi à cheval sur deux siècles et ne sont, pour cette raison, ni bien enseignés ni bien étudiés.

À partir du moment où on a cette idée en tête, les auteurs qui se trouvent entre deux siècles vont ressentir eux-mêmes une sorte d'inquiétude. Pour les gens de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cette classification par siècle était tout à fait installée ; dès lors, les artistes les plus sensibles ont eu très fortement le sentiment de vivre la fin de quelque chose. Ils se sont eux-mêmes appelés « décadents », « fin de siècle »... Une atmosphère de mélancolie, de crépuscule imprègne la littérature et les arts de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Après l'Exposition de 1900 en revanche, la tonalité se transforme radicalement. Même si les événements historiques extérieurs peuvent ne pas être beaucoup plus drôles en 1905 qu'en

1. Les pièces de Racine *Phèdre* et *Esther* ont été respectivement créées en 1677 et 1689.

1895, l'atmosphère est entièrement différente : au lieu de parler de « décadence » et de « fin de siècle », on se met à parler de « Belle Époque » et de « Modern Style ». Vous voyez, le vocabulaire change ! Aujourd'hui, nous sommes plongés dans une atmosphère de fin de siècle, et même de fin de millénaire. Ce n'est pas vraiment explicite, les gens n'en sont pas tout à fait conscients, mais cela joue pour eux un rôle essentiel.

### 3

#### **La littérature, produit de voix multiples**

**M.B.** : Alors, que peuvent nous apporter ces textes du Moyen Âge aujourd'hui ? Ils nous apportent, d'abord, une autre façon de considérer notre passé. Tandis que subsiste encore dans notre imaginaire cette idée d'un Moyen Âge comme âge des ténèbres, nous voyons que les choses sont beaucoup plus complexes et qu'à l'intérieur de ces ténèbres, il y a aussi beaucoup de lumière, ainsi que des inventions culturelles et techniques considérables. Cela, déjà, transforme notre façon de concevoir notre propre histoire. D'autre part, certains de ces textes sont empreints de traditions diverses, qui nous

permettent de constater que l'idée que le Moyen Âge serait une sorte de bloc de chrétienté massive ne résiste pas à l'examen. D'une part, à cause des hérésies très nombreuses qui ont jalonné cette période ; et, d'autre part, du fait des difficultés de l'Église à effacer un certain nombre de traditions antérieures, qui viennent de l'Antiquité classique, grecque et romaine, mais aussi des survivances celtiques, gauloises, galloises, irlandaises, etc., que l'on retrouve dans les récits liés au roi Arthur et aux chevaliers de la Table Ronde. On s'y trouve au contact d'états antérieurs de la culture, de superstitions, de persistances qui nous appellent de façon extrêmement vivante, et nous mettent en relation avec des cultures sensiblement différentes de la nôtre. On trouve évidemment aussi dans la littérature française du Moyen Âge une production poétique caractérisée par une relation à la musique beaucoup plus étroite que celle dont nous avons l'habitude depuis le xvii<sup>e</sup> siècle ; au xvi<sup>e</sup> siècle, la conscience de ce lien est encore très forte. Au Moyen Âge, les musiciens sont souvent en même temps des poètes. L'exemple le plus évident en est Guillaume de Machaut, qui est sans doute le plus grand poète français du xiv<sup>e</sup> siècle en même temps que le plus grand musicien. Enfin, on ne peut pas parler de la littérature du Moyen Âge sans évoquer *Le Roman de la Rose*, cet immense monument qui a influencé la pensée française

au moins jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, avant de réapparaître au XIX<sup>e</sup> siècle.

**L.G.** : *Cette œuvre a d'ailleurs été composée par plusieurs auteurs.*

**M.B.** : Oui, l'une de ses particularités est qu'elle a deux auteurs successifs. Cela nous étonne aujourd'hui à cause de la théorie romantique de la littérature, qui nous conduit souvent à interpréter l'œuvre littéraire comme l'expression d'un individu.

**L.G.** : *C'est le mythe de l'inspiration !*

**M.B.** : Oui, mais même si l'on tient à conserver l'idée d'inspiration, celle-ci peut être collective, et passer d'un individu à un autre. Dans la littérature chinoise, plusieurs grandes œuvres ont ainsi des auteurs successifs. Dans la littérature française du Moyen Âge, il peut y avoir des auteurs pluriels pour les *Romans de la Table Ronde* comme pour les chansons de geste. Cela nous rappelle un fait essentiel : l'œuvre d'art n'est jamais l'expression d'un individu isolé, mais toujours le fruit d'une collaboration qui est souvent en partie secrète, cachée. Il y a des gens dont on sait qu'ils collaborent, et bien d'autres qui sont des collaborateurs anonymes. Lorsque nous lisons un livre, nous lisons un texte qui est bien sûr parfois vraiment le fait d'un auteur. Mais l'objet que nous avons entre les mains, lui, a été fabriqué par un ensemble de personnes

provenant de différents corps de métier : les imprimeurs, les brocheurs, les fabricants de papier, etc. Les citations, tout comme les références, font aussi partie de l'œuvre : les auteurs ont lu leurs prédécesseurs, certains les citent et les utilisent.

**L.G.** : *L'œuvre n'est pas donc fermée sur elle-même.*

**M.B.** : De toute façon, l'œuvre nouvelle naît à l'intérieur d'une matrice qui est la littérature que l'auteur connaît. Si nouveau que l'on puisse être, on n'invente pas la langue dans laquelle on écrit. La langue est celle que l'on reçoit, et ceci à tous les moments de son évolution. Si l'on peut apporter des nouveautés, ce qui est extrêmement difficile, c'est à l'intérieur de quelque chose que l'on a reçu. La langue est liée à tous les discours que l'on tient, qui s'inscrivent sur les frontons des édifices, ou bien à l'intérieur de livres de toutes sortes. Tout nouveau livre apparaîtrait donc au sein d'une immense bibliothèque qui lui préexiste ; et celle-ci est une bibliothèque plurilingue, emplie de traductions. Certaines personnes sont conscientes de cet héritage, d'autres non. L'enseignement de la littérature a pour but de faire passer cet héritage de l'obscurité à une certaine clarté, de façon à ce que les élèves, et plus tard les étudiants, comprennent que ce qu'ils ont coutume de dire vient de tel écrivain, ou de tel ensemble d'écrivains. Il y a

ainsi, dans tous les textes que nous écrivons, des parties communes : les mots, qui appartiennent à tout le monde, mais aussi des ensembles de mots – ce que l'on appelle les proverbes, les dictons, qui sont employés non pas comme invention individuelle, mais au contraire comme bien commun que l'on utilise de différentes façons. Le lieu commun joue un rôle très important. Enfin, les auteurs français peuvent éclairer leur propos grâce à des citations d'auteurs non seulement français, mais également anciens, latins par exemple, que ce soit dans des traductions anciennes ou modernes.

**L.G.** : *Nous avons parlé du Moyen Âge. Ce que vous dites me fait néanmoins penser à Montaigne qui est, lui, un auteur du XVI<sup>e</sup> siècle : il a beaucoup utilisé la citation, au point qu'on peut dire que ses Essais en sont entièrement issus.*

**M.B.** : Eh bien, il n'est pas le seul ! Tout au long du Moyen Âge, la controverse, ainsi que le commentaire des Écritures, emploie énormément la citation. Tous nos auteurs classiques l'utilisent, en particulier la citation des auteurs antiques, qu'ils considéraient comme les modèles par excellence. Chez Montaigne, le texte est tapissé, émaillé de citations ; latines surtout mais également grecques et, à partir d'une certaine édition, italiennes. Montaigne est un auteur plurilingue, qui fait une grande place à

différentes langues au sein même du français. Le lecteur moderne a besoin des traductions en note, car nous sommes nombreux à ne pas être capables de comprendre directement ces citations. Le peu que nous saisissons ne nous suffit pas : nous avons besoin d'en savoir davantage et d'accompagner le texte de commentaires et de traductions. Montaigne n'est pas le seul auteur pour qui les citations et le bilinguisme jouent un rôle important. Dans les textes de Rabelais, autre grand auteur du xvi<sup>e</sup> siècle qui écrit avant Montaigne, nous trouvons de très nombreuses citations d'auteurs anciens, ainsi que des phénomènes plurilinguistiques remarquables. Il suffit de penser à la rencontre entre Pantagruel et Panurge, où Panurge prononce treize discours successifs à Pantagruel pour lui expliquer qu'il a faim. Ces discours sont écrits dans treize langues différentes, dont trois seulement sont inventées par Rabelais et les dix autres sont véritables : le grec et le latin bien sûr, mais bien d'autres encore, notamment le basque.

## 4

**Modernité du Moyen Âge**

**L.G.** : *Pour en revenir à notre panorama historique de la littérature française, observons de plus près ce qui se passe au Moyen Âge.*

**M.B.** : Notre découpage chronologique par siècle ne prend généralement pas le Moyen Âge en compte, en tout cas beaucoup moins qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans la conscience commune, le passage entre le XIII<sup>e</sup> siècle et le XIV<sup>e</sup> siècle est beaucoup plus obscur qu'entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup>, ou entre les deux siècles précédents. Toute la période du Moyen Âge nous apparaît comme plus continue – ce qui est un effet d'optique, bien sûr, car elle contient tout autant d'événements et de bouleversements que les siècles suivants. Ceci est lié au fait que le XVI<sup>e</sup> siècle est ressenti comme une coupure, marquée par l'apparition de quelque chose de nouveau : en effet, le début de ce siècle et la fin du précédent sont marqués par un certain nombre d'événements historiques et culturels extraordinairement importants. C'est, par exemple, l'éviction des Maures de Grenade ; ou encore la conquête de Constantinople par les Turcs, qui est essentielle ; c'est aussi la publication de la première édition en grec ancien du Nouveau Testament, avec la Réforme qui

va en découler de façon presque automatique ; c'est, enfin, la découverte de l'Amérique. L'importance de la Réforme à nos yeux nous donne la fausse impression qu'avant cette coupure des xv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècles existait une sorte de continuité de la chrétienté dans le monde européen, dans un « Ancien Monde » qui aurait été constitué de trois parties bien distinctes : Europe, Asie, Afrique. Nous oublions ainsi qu'il y avait déjà des quantités d'hérésies avant l'intrusion de ce nouveau monde mystérieux du xvi<sup>e</sup> siècle. Cette erreur de perspective naît de la distance : lorsqu'un photographe utilise un téléobjectif, nous avons le sentiment que tous les plans sont aplatis les uns sur les autres – de même, notre conscience historique joue un peu ce rôle de téléobjectif en ce qui concerne le Moyen Âge.

**L.G.** : *D'autre part, les textes du Moyen Âge posent un autre problème : on ne peut pas les lire comme on lirait du français moderne, ce qui amène la question de la traduction.*

**M.B.** : Évidemment, le xvi<sup>e</sup> siècle est une charnière à cet égard. Une personne cultivée peut lire les grands auteurs de cette époque dans le texte original sans avoir grand besoin d'un dictionnaire – mais, dès lors que l'on passe au xv<sup>e</sup> siècle, alors les problèmes deviennent beaucoup plus significatifs. Plus on remonte dans le temps, plus la langue est loin de celle que nous pratiquons.

**L.G.** : *L'univers du Moyen Âge s'éloigne donc aussi avec la langue, d'une certaine façon.*

**M.B.** : Oui, et nous avons par conséquent besoin de traductions et de notes de plus en plus nombreuses au fur et à mesure que l'on remonte dans la chronologie. Nous disposons justement d'un nombre croissant d'éditions de grands textes du Moyen Âge, grâce auxquelles nous pouvons profiter de ces textes anciens (qui ont été à partir d'une certaine époque méprisés, refoulés) et y découvrir une modernité parfois extraordinaire.

**L.G.** : *On peut donc dire qu'il y a une modernité du Moyen Âge.*

**M.B.** : On peut le dire à deux niveaux : d'une part, beaucoup de nouveautés sont apparues au cours de cette période. C'est évident quand on pense à l'architecture, par exemple : le style roman, puis le gothique, puis son évolution.

**L.G.** : *Il est également difficile de séparer le Moyen Âge de la Renaissance, car l'une découle de l'autre.*

**M.B.** : Bien sûr. D'autre part, cette modernité se manifeste également en littérature : le Moyen Âge recouvre des époques profondément différentes, avec des écrivains qui inventent des genres divers et se mettent à explorer des régions imaginaires tout aussi diverses. Nous pourrions remonter très loin, jusqu'au moment où nous retrouvons le « siècle » au sens de Voltaire,

c'est-à-dire l'époque lumineuse de la civilisation romaine... mais plus on remonte loin, plus c'est difficile ! Donc, au moment où l'on commence à construire les cathédrales, on commence aussi à bâtir les grandes épopées autour du cycle de Charlemagne : *La Chanson de Roland*, et bien d'autres. Il y a ensuite l'invention de ce que l'on appelle au Moyen Âge le « roman », qui est très différent de ce que nous appelons ainsi aujourd'hui : c'est alors un récit en vers, situé dans d'autres régions imaginaires que la référence à Charlemagne et à ses pairs. Ces romans et récits sont situés dans l'Antiquité et surtout dans le monde celtique : c'est toute l'histoire des chevaliers de la Table Ronde, autour du roi Arthur, puis la quête du Graal. Il y a là un ensemble littéraire considérable, et des œuvres tout à fait remarquables.

**L.G.** : *En quoi peut-on dire que les œuvres de Chrétien de Troyes influencent encore aujourd'hui la littérature ? Y a-t-il dans ces textes des récits légendaires, des structures archaïques que l'on retrouverait dans la littérature ultérieure ?*

**M.B.** : Il y a d'abord eu un passage à vide. À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, on commence à mépriser les romans de chevalerie : le *Don Quichotte* de Cervantès est tout à fait caractéristique de cette évolution. Plusieurs siècles durant, on les oublie plus ou moins, mais jamais entièrement. Puis le

XIX<sup>e</sup> siècle redécouvre le Moyen Âge en même temps que sa littérature ; d'abord d'une façon un peu confuse, puis de plus en plus précise. À cette époque, des écrivains s'inspirent de textes médiévaux, tel Victor Hugo dans *La Légende des siècles*.

**L.G.** : *Et dans Notre-Dame de Paris...*

**M.B.** : Tout à fait. Au XX<sup>e</sup> siècle, notre connaissance de cette époque va s'affiner jusqu'à instaurer, aujourd'hui, une véritable conversation entre notre fin du XX<sup>e</sup> et les XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles. Il y a même chez certains écrivains, si j'ose dire, une transfusion.

## 5

### Imitation et innovation

**L.G.** : *En quoi peut-on dire que le XVI<sup>e</sup> siècle est également un siècle moderne sur le plan de la littérature ? Nous avons cité Rabelais et Montaigne, auteurs qui utilisent beaucoup la citation et créent en quelque sorte des œuvres polyphoniques. La polyphonie est-elle une caractéristique moderne ?*

**M.B.** : Elle caractérise en tout cas beaucoup de grandes œuvres ! On ne peut pas dire que la polyphonie soit une caractéristique exclusive de la littérature de la fin du XX<sup>e</sup> siècle,

puisqu'elle était déjà très répandue et donnait des résultats magnifiques au xvi<sup>e</sup> siècle : elle s'inscrit dans une certaine tradition. Si nous nous intéressons spécialement à ces aspects-là aujourd'hui, c'est évidemment parce que nous nous posons des questions modernes : nous interrogeons donc ces auteurs anciens à partir de notre fin de xx<sup>e</sup> siècle. Nous nous intéressons à ce qui répond à nos questions et nous donne des modèles, de même que les auteurs du xvi<sup>e</sup> siècle puisaient leurs modèles chez les auteurs de l'Antiquité. Ces problèmes sont d'une complexité extraordinaire, et nous cherchons perpétuellement des gens pour nous aider à les résoudre. Quelqu'un s'est-il déjà trouvé confronté à des questions non pas semblables, mais du même ordre, et pourrait-il nous suggérer des solutions ? Le xvi<sup>e</sup> siècle est, pour nous, le siècle par excellence où l'on prend conscience que la réalité change extraordinairement vite. Il y avait déjà eu des époques et des lieux où c'était le cas, même pendant le Moyen Âge ; mais au xvi<sup>e</sup> siècle, les gens ont eu l'impression que dans toute l'Europe, dans tout le monde chrétien, les choses se mettaient à changer d'une façon à la fois exaltante et inquiétante, et cela avec une extraordinaire rapidité. Évidemment, tout le monde n'avait pas conscience de ce changement. Certains faits cruciaux à nos yeux se sont produits sans que la

plupart des écrivains de l'époque s'en rendent compte : par exemple, la découverte du Nouveau Monde, de l'Amérique. Rabelais et Montaigne, eux, ont pris la mesure de l'événement. Bien entendu, les autres – ceux qui lisaient, ou même qui ne lisaient pas, car beaucoup étaient illettrés à l'époque – ont tout de même senti qu'il y avait des événements extraordinairement importants qui s'apprêtaient à bouleverser le monde, sans forcément saisir lesquels ; en tout cas, les anciennes conceptions du monde ne fonctionnaient plus tout à fait. Est aussi née à cette époque cette idée capitale, désignée par le mot même de « Renaissance ». À l'époque, cela désignait la renaissance des études classiques, c'est-à-dire du grec ancien et des auteurs latins de l'époque classique.

**L.G.** : *L'éducation que Montaigne a reçue lui a appris à parler couramment le latin, ce qui était déjà extraordinaire.*

**M.B.** : Il parlait couramment le latin et, même si on ne sait évidemment pas quelle était sa prononciation, l'idée de ses professeurs était de le faire parler comme parlaient Cicéron et Virgile. Montaigne dit que lorsqu'il est allé au collège, son latin « s'abâtardit incontinent », c'est-à-dire que ses professeurs parlaient moins bien que lui. Ceci est naturellement lié au fait qu'ils n'avaient pas les mêmes modèles : ses

professeurs parlaient le latin d'Église, qui avait comme référence fondamentale la *Vulgate* de saint Jérôme, c'est-à-dire la traduction de la Bible – non pas tout à fait la première, mais celle qui est devenue le texte canonique pour toute la chrétienté occidentale de langue latine. À partir de la *Vulgate*, la langue latine a évolué pendant tout le Moyen Âge. On pouvait revenir à la *Vulgate*, mais pas à Cicéron ; pour les hommes du xvi<sup>e</sup> siècle au contraire, il a été tout à fait essentiel de revenir non à saint Jérôme mais à Cicéron, autrement dit à l'âge d'or du siècle d'Auguste. Les gens ont alors eu le sentiment que renaissait une époque antérieure. Pour Voltaire, le xvi<sup>e</sup> siècle, c'est celui de Laurent de Médicis : cela signifie qu'à ses yeux, ce qui se passe alors en Italie est comparable à ce qui a eu lieu à Rome durant le siècle d'Auguste. Il y a ainsi des correspondances, qui font que les écrivains s'efforcent de se rajeunir au contact des œuvres anciennes. C'est pourquoi l'intervalle entre ces deux âges d'or, le siècle d'Auguste et celui de Laurent de Médicis, a été considéré pendant au moins deux siècles comme un moment d'obscurcissement et de ténèbres.

**6**  
**Textes choisis**  
**Extraits**

**François VILLON**

*Le Testament*\* (1489)

Strophes I à XXVI

Traduction de l'ancien français  
par Jacqueline Cerquiglini-Toulet

I

En l'âge de mes trente ans,  
Toute honte bue<sup>1</sup>,  
Ni tout à fait fou ni tout à fait sage  
Malgré bien des peines subies,  
Toutes reçues  
De la main de Thibaud d'Aussigny<sup>2</sup>...  
S'il est évêque, bénissant par les rues,  
Je nie qu'il soit le mien.

**\* Tous les textes cités ou reproduits sont référencés en fin d'ouvrage dans la bibliographie p. 325.**

1. *Toute honte bue* : expression que l'on rencontre chez Charles d'Orléans, rondeau CCI (*Poésies*, éd. P. Champion, Paris, Champion, 1923-1927, t. II, p. 405).

2. Prélat noble, Thibaud d'Aussigny occupe le siège de l'évêché d'Orléans de 1452 à 1473, date de sa mort. C'est lui qui fit emprisonner Villon à Meung d'après *Le Testament*.

## II

Il n'est ni mon seigneur ni mon évêque,  
Je ne tiens rien de lui, ou alors une friche ;  
Je ne lui dois ni foi ni hommage,  
Je ne suis pas son serf... ni sa biche<sup>1</sup> !  
Il m'a nourri d'une petite miche  
Et d'eau froide tout un été.  
Généreux ou étriqué, pour moi il a été très chiche :  
Que Dieu lui soit tel qu'il m'a été<sup>2</sup>.

## III

Et si on voulait me reprendre  
Et dire que je le maudis,  
Il n'en est rien, que l'on me comprenne bien ;  
Je ne médis en rien de lui.  
Voici tout le mal que j'en dis :  
S'il a été miséricordieux envers moi,  
Que Jésus, le roi de paradis,  
Soit tel à son âme et à son corps.

## IV

Et s'il m'a été dur et cruel  
Bien plus que je ne raconte ici,

1. Villon joue sur l'homonymie *serf-cerf* et glisse ainsi de *cerf* à *biche*. C'est un procédé dont il est coutumier. Il y a, de plus, une possible allusion à l'homosexualité de Thibaud d'Aussigny.

2. Psaume CIX (CVIII), 7.

Je veux que le Dieu éternel  
 Le traite comme il m'a traité.  
 L'Église pourtant nous dit et enseigne  
 De prier pour nos ennemis<sup>1</sup>.  
 Je vous le dis : quoi qu'il m'ait fait,  
 Tort et honte, à Dieu je l'ai remis.

## V

Je prierai donc pour lui de bon cœur,  
 Au nom de l'âme du bon défunt Cotard<sup>2</sup>.  
 Mais quoi ! ce sera donc par cœur,  
 Car je suis paresseux de lire :  
 Je ferai une prière de picard<sup>3</sup>.  
 S'il ne la sait, qu'il aille l'apprendre,  
 S'il m'en croit, sans tarder,  
 À Douai ou à Lille en Flandre.

1. Matthieu, V, 44 : « Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent. »

2. Cotard : Jean Cotard, procureur en cour d'Église (voir v. 1231). Villon lui offre pour son âme une oraison où il célèbre en lui le « bon buveur » (v. 1238-1266).

3. Plusieurs interprétations de la formule ont été proposées. Villon peut penser aux vaudois d'Arras, pourchassés et mis à mort dans le nord de la France en 1459-1461, ou aux hérétiques de Bohême aussi appelés picards et qui furent condamnés par l'Église au XV<sup>e</sup> siècle. Villon parle de « la faulte des Boesmes » dans la « Ballade des menus propos » (Pièce non recueillie VI, v. 22, p. 253). La prière de picard désigne donc une prière d'hérétique, qui se prononce sans livre, dans le secret du cœur. Il s'ajoute sans doute un jeu sur le mot même de *picard* : une prière de picard est une prière qui pique.

## VI

Malgré tout, je veux qu'on prie souvent  
Pour lui, par la foi que je dois à mon baptême,  
Bien que je ne le proclame pas à chacun,  
Il ne sera pas déçu.  
Je prends au psautier, quand je le peux  
— Il n'est de cuir ni de bœuf ni de Cordoue —,  
Le septième verset  
Du psaume *Deus laudem*<sup>1</sup>.

## VII

Je prie le fils béni de Dieu  
Que j'invoque dans toutes mes nécessités  
Que ma pauvre prière s'accomplisse,  
Lui de qui je tiens corps et âme.  
Il m'a préservé de maint blâme  
Et libéré d'une vile puissance.  
Qu'il soit loué, et Notre-Dame,  
Et Louis, le bon roi de France<sup>2</sup>.

1. Il s'agit du psaume CVIII de la *Vulgate*, *Imprecaciones contra impios inimicos*, psaume utilisé dans les cérémonies de dégradation et dont il existait un usage burlesque. Les versets 7 et 8 sont les suivants : « Lorsqu'on le jugera, qu'il soit condamné et que sa prière même lui tourne à péché / Que ces jours soient réduits, qu'un autre prenne sa charge. » Voir Robert Guiette, « François Villon et Thibaut d'Aussigny », *Forme et senefiance*, Genève, Droz, 1978, p. 231-237.

2. *Louis, le bon roi de France* : Louis XI, sacré roi à Reims le 15 août 1461. Son entrée à Meung-sur-Loire le 2 octobre 1461,

## VIII

Que Dieu lui donne la bonne destinée de Jacob<sup>1</sup>,  
 L'honneur et la gloire de Salomon<sup>2</sup>.  
 Pour ce qui est de la prouesse, il en a suffisamment  
 Tout comme de la force, en vérité, sur mon âme.  
 Que dans ce monde éphémère  
 Tout autant qu'il s'étend,  
 Afin que l'on se souvienne de lui,  
 Il vive autant que Mathusalem<sup>3</sup>.

## IX

Qu'il voie de son précieux sang royal  
 Douze beaux enfants mâles  
 Conçus au ventre de son épouse,  
 Aussi preux que Charlemagne<sup>4</sup>,

---

lors de son voyage de Paris à Tours, est l'occasion de la libération de Villon de la « dure prison de Mehun ».

1. *Jacob* : dernier des patriarches bibliques, fils d'Isaac, père de douze fils, ancêtres des douze tribus d'Israël. Avoir douze fils est le vœu que forme Villon pour Louis XI.

2. *Salomon* : fils de David, roi d'Israël, constructeur du Temple.

3. *Mathusalem* : patriarche (voir Genèse, V, 25-27). Sa longévité, neuf cent soixante-neuf ans, est légendaire. L'expression est proverbiale. On en trouve un exemple dans *Le Monologue des perruques* de Guillaume Coquillart avec la même rime que chez Villon, « par long, par lé » rimant avec Mathussalé (v. 37, *Œuvres*, éd. M. J. Freeman, Genève, Droz, 1975, p. 319).

4. *Le grant Charles* : Charles le Grand, c'est-à-dire Charlemagne. Villon rappelle l'association entre son nom et la prouesse au refrain de la « Ballade des seigneurs du temps jadis » (*Le Testament*, v. 364, p. 113).

# Michel Butor

## Petite histoire de la littérature française

Entretiens avec Lucien Giraudo

Inédit

Avec son légendaire talent de conteur, Michel Butor raconte l'histoire de la littérature française comme vous ne l'avez jamais lue : La Fontaine et Racine, Perrault et Chateaubriand, Proust et Céline, mais aussi la naissance du roman, l'Orient et ses fées, l'utopie, les métamorphoses de l'alexandrin ou encore les poètes de la Résistance...

Au fil d'échanges vivants et malicieux, cette figure majeure du Nouveau Roman resitue chaque auteur dans son époque, explique le mouvement qu'il a incarné. Chez Butor, tout pétille. Il nous invite ici à une véritable fête de l'esprit.



Petite histoire  
de la littérature française  
**Michel Butor**

Cette édition électronique du livre  
*Petite histoire de la littérature française* de Michel Butor  
a été réalisée le 11 avril 2023 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072978272 - Numéro d'édition : 433511).

Code produit : U43906 - ISBN : 9782072978302.

Numéro d'édition : 433514.